

Les artistes doivent-ils une partie de leur réussite à la musique de leur nom ? Si tel est le cas, les Chedid peuvent se féliciter d'avoir, quelques branches avant eux dans leur arbre généalogique, un aïeul à la force physique si impressionnante qu'on a jugé nécessaire, au début du XIX^e siècle, de le renommer. Cet ancêtre libanais pouvait, selon la légende familiale, soulever un cheval – au minimum un âne – serré entre ses cuisses en s'agrippant à la branche d'un arbre. On le disait aussi capable d'effacer les inscriptions présentes sur une pièce d'argent de 20 piastres en la serrant entre son pouce et son index. C'est ainsi que la famille Hoës est devenue Hoës el-Chedid, littéralement, « Hoës le fort ».

Le surnom est resté et, au fil du temps, quelques lettres superflues se sont envolées. Les Hoës el-Chedid sont devenus les Chedid « tout court ». Au Liban d'abord, puis en Egypte, et enfin en France, où ce nom de famille a pris, en quatre générations, une place inédite dans la culture francophone. Dans la lignée apparaissent successivement Andrée Chedid (1920-2011), poétesse, mère de Louis, 73 ans, « chanteur populaire » revendiqué, grand-mère de Matthieu, dit -M-, 49 ans, lui aussi auteur-compositeur-interprète, d'Emilie, 51 ans, réalisatrice, illustratrice et autrice, d'Anna et de Joseph, 34 et 35 ans, tous deux musiciens et chanteurs, et enfin arrière-grand-mère de Billie, 19 ans, déjà présente sur les derniers albums et lors des concerts de son père, Matthieu.

Cette histoire qui semble aujourd'hui si française a pris son essor entre arabe et anglais, dans l'Egypte des années 1920. Louis Selim Chedid (1922-2021) est né à Héliopolis, en périphérie du Caire, où Andrée, sa cousine qui deviendra son épouse, a vu le jour deux ans auparavant. Tous deux sont issus d'une famille maronite pour laquelle l'exode du Liban vers l'Egypte s'est transformé en aventure extraordinaire. Leurs grands-parents ont quitté la région de Beyrouth vers 1840. Au départ simples agriculteurs ou commerçants, ils vont faire fortune grâce à un solide sens des affaires, en tirant parti des événements politiques qui agitent alors l'Egypte.

LE JACKPOT DU COTON

Dans *Le Cœur demeure. Du Nil à la Seine* (Stock, 1999), Andrée et Louis Selim Chedid reviennent aux sources de cette réussite. Ils publient notamment une lettre de 1898 dans laquelle Selim, le grand-père paternel de Louis Selim, rappelle l'origine de la bonne fortune familiale : « J'ai acheté ces terres ainsi que la plupart des propriétés que je possède au milieu des années 1870, par la grâce de Dieu et à la suite des folies du khédive. » Khédive est le titre que le gouvernement ottoman a

accordé, en 1867, à Ismaïl Pacha. Le vice-roi d'Egypte s'est lancé dans de coûteuses campagnes militaires en Afrique et a organisé de somptueuses festivités pour l'inauguration du canal de Suez, en 1869. Mais, quelques années plus tard, le voilà ruiné, contraint de revendre ses parts du canal et de brader ses terres.

Selim Chedid flaire alors la bonne affaire. Il s'endette pour acheter des milliers de feddans (1 feddan : 1 demi-hectare environ) de champs de coton à bas prix. Peu de temps après, le cours du coton explose, c'est le jackpot. Il augmente encore ses profits en introduisant sur ses terres le Jumel, une variété de coton à longue fibre de grande qualité. Sa fortune est faite. « On disait qu'il était devenu le plus gros propriétaire terrien d'Egypte », raconte Louis Selim Chedid dans ses *Mémoires vagabondes* (Anne Carrière, 2004). (...) *Un homme d'affaires qui l'avait bien connu m'affirma qu'il avait vendu sa récolte de coton en 1927*



Andrée et Louis Selim Chedid, devant les pyramides de Gizeh, en Egypte, en 1938. COLLECTION PERSONNELLE DE LOUIS SELIM CHEDID

LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 1/6

Andrée et Louis Selim sont les fondateurs d'une lignée qui a pris une place exceptionnelle dans le monde de la culture. Leur histoire prend racine en Orient, à la fin du XIX^e siècle

L'eldorado égyptien des Chedid

un million de livres sterling, somme fabuleuse pour l'époque. »

Dans le même temps, Khalil Saab, le grand-père paternel d'Andrée, se bâtit, lui aussi, un petit empire dans le commerce du tabac. « Les Chedid font partie de cette bourgeoisie levantine, majoritairement chrétienne, qui a appris les techniques de la culture du coton et de la finance internationale », explique l'universitaire libanaise Carmen Boustani dans *Andrée Chedid. L'écriture de l'amour* (Flammarion, 2016). *Venus du Liban en Egypte pour (...) faire fortune, c'est dans ce pays qu'ils vont réaliser le "rêve américain".*

Ces aïeux doués pour les affaires reçoivent tous les deux le titre de comte papal : Khalil Saab pour avoir construit la première église maronite et une école au Caire ; Selim Chedid – devenu par ailleurs consul du Portugal – contre la promesse de verser une forte somme à un évêque chargé de défendre son dossier au Vatican. L'ecclésiastique n'a, paraît-il, jamais vu la couleur de cet argent, mais Selim, lui, est bien devenu comte.

L'achat de ce titre est à l'origine d'une autre histoire de patronyme dans la famille Chedid. A la mort de Selim, en 1927, tous ses fils héritent du titre de comte, et même d'une particule ! « Seul mon père [Antoine] avait énergiquement résisté à cette glissade que je qualifierais charitablement de sémantique », note Louis Selim Chedid dans ses *Mémoires*. Il s'en est donc fallu de peu que cette

branche de la famille s'appelle les « de Chedid ». « J'ai toujours des cousins qui s'appellent "de Chedid" ou "de Saab" », s'amuse Louis Chedid. Avec une particule, Matthieu « de Chedid », aurait-il rempli Bercy ?

En Egypte, Andrée et Louis Selim Chedid grandissent dans de belles demeures, dotées de personnel de maison. L'éducation des enfants est confiée à des gouvernantes. Cuisinières, chauffeurs, jardiniers et femmes de chambre assurent l'intendance. « Alice [la mère d'Andrée] avait "la maladie de la pierre", comme on dit dans le Midi », écrit Louis Selim Chedid. *Au Caire, elle avait fait construire vers 1930, par un architecte libano-brésilien, une villa à la Le Corbusier, au milieu d'un grand jardin dont les rosiers descendaient jusqu'au Nil.*

PREMIÈRE RENCONTRE

Le bâtiment a abrité par la suite l'ambassade du Liban. Remariée avec le professeur Roger Godel, médecin chef de l'hôpital de la Compagnie du canal de Suez, Alice fera aussi reconstruire, à Ismaïlia, une demeure en ruine que le khédive avait fait bâtir pour l'inauguration du canal. De cette maison aux grandes baies vitrées, le passage des paquebots sur le canal est un spectacle captivant.

Louis Selim Chedid grandit à Héliopolis, dans la banlieue du Caire, puis à Zamalek, une île résidentielle sur le Nil, dans une villa de trois étages plantée au milieu d'un grand jardin. « Mon

père avait fait construire sur la grande terrasse plate, qui était le toit de la nouvelle maison, un petit appartement de trois pièces où je vivais et prenais mes repas avec ma miss Wheeler [sa gouvernante anglaise], écrit-il. (...) *En diagonale, à l'autre bout de la terrasse, il y avait la buanderie où une vieille Bédouine, accompagnée de sa toute jeune nièce, venait laver notre linge.* »

En 1927, à l'occasion du mariage de Max, son frère aîné, Louis Selim, 5 ans, croise pour la première fois la route d'Andrée, 7 ans – ils n'en prendront conscience que des années plus tard en retrouvant d'anciennes photos. Les deux cousins germains tiennent la traîne de la mariée. Andrée commence alors sa scolarité à l'austère pensionnat du Sacré-Cœur du Caire, tenu par des sœurs. Louis Selim fréquente, lui, à partir de 1930, le collège de la Sainte-Famille, chez les révérends pères jésuites. Dans *L'Etoffe de l'univers* (Flammarion, 2010), Andrée Chedid assure que ses premiers élan pour la poésie remontent à cette époque. « J'avais 12 ans, je voulais devenir poète (pas poétesse). Ayant confié mon projet à ma maîtresse, celle-ci me répondit sèchement : "La poésie est un métier de paresseux, mon enfant." – "Alors vive la paresse, ma mère." » La réplique lui valut une punition.

A la maison, la jeune fille apprend à vivre avec les tensions qui minent le couple formé par ses parents. Alice, née Aliceh à Damas en 1900, a un fort

caractère, une âme de bâtisseuse et figure dans le classement des « femmes les mieux habillées dans le monde » publié par le magazine *Les Images*, en 1934. On y évoque « la comtesse Alice de Saab, du Caire, dont la beauté blonde, les magnifiques yeux bleus et l'élégance raffinée sont bien connus en Egypte ». Son mari, Selim, moustache noire et yeux verts, est d'un naturel plus réservé. Dans *Les Saisons de passage* (Flammarion, 1996), Andrée Chedid décrit un homme qui « laissait derrière lui un sillage, discret, émouvant, celui de quelqu'un qui s'écarte de toutes les avant-scènes et se retire de la parade sur la pointe des pieds ».

RETROUVAILLES

Quand Alice et Selim finissent par se séparer, à l'issue d'une procédure de divorce houleuse, Andrée est envoyée loin de ces conflits familiaux, dans des instituts catholiques, à Londres et à Paris. Avec la distance, elle s'éloigne de ce père qui « n'écrivait pas, (...) ne faisait pas grand-chose en somme pour maintenir un lien entre [eux]. Un lien que tout au contraire, [s]a mère, riche de fantaisie et d'élan, trouvait, malgré l'absence, mille façons d'alimenter ». (A la mort, à la vie, nouvelle *Mon père, mon enfant*, Flammarion, 1992).

En 1938, Andrée, alors âgée de 18 ans, revient en Egypte pour poursuivre ses études à l'université américaine du Caire. Un dimanche, elle se rend avec son père à un déjeuner organisé par sa tante. L'évêque maronite de la ville est l'invité d'honneur. La jeune femme s'y rend à contrecœur, elle n'apprécie pas beaucoup cette tante profondément religieuse. Et encore moins l'un de ses fils, Charles, l'avocat du divorce de ses parents.

En revanche, elle ne sait presque rien de ce garçon de 16 ans qui, vers midi, apparaît dans le salon. « Un jeune homme au regard indéchiffrable qui me traversa », écrira-t-elle dans *L'Etoffe de l'univers*. Ce bel inconnu, qui est aussi son cousin germain, c'est Louis Selim Chedid. « Mes parents étaient les enfants de deux familles qui ne s'aimaient pas », rappelle aujourd'hui Louis Chedid. « C'est un peu Roméo et Juliette, leur histoire ! », ajoute sa sœur, la peintre Michèle Koltz-Chedid. Des années plus tard, la poétesse y consacra quelques vers enflammés : « Nous étions deux/l'un de l'autre cousin/Et l'on s'aimait plus que la vie ». ■

GABRIEL RICHALOT

Prochain article Andrée et Louis Selim Chedid, les inséparables

« Venus du Liban en Egypte pour faire fortune, c'est dans ce pays qu'ils vont réaliser le "rêve américain" »

CARMEN BOUSTANI
universitaire et autrice

Andrée Chedid n'a jamais aimé fêter son anniversaire. En tout cas pas le jour J. Quand arrive le 20 mars, elle adopte «des comportements très particuliers», explique son mari dans ses *Mémoires vagabondes* (Anne Carrière, 2004). Plutôt qu'un cadeau, elle préfère une enveloppe, et s'offrir elle-même un petit plaisir. En 1970, pour les 50 ans de son épouse, Louis Selim prend garde à ce que le montant du chèque qu'il lui tend soit «à la hauteur de son demi-siècle de vie».

Une semaine a passé quand la femme de lettres lui fait part de son choix : «Tu ne peux pas savoir quel beau cadeau tu m'as fait ! Un cadeau dont je rêvais depuis longtemps : une concession au cimetière Montparnasse.» L'idée, poursuit-elle, lui est venue chez le coiffeur : «Je prends un journal... Mes yeux tombent sur la petite annonce... Je cours avec mes bigoudis cachés sous une écharpe... Une concession largement suffisante... à quatre places... près de l'allée des Poètes... Quel bonheur... Tous les deux à Montparnasse... Tu verras...» Ce que Louis Selim – «le grand conteur de la famille», selon ses petits-enfants – élude en relatant cette anecdote, c'est que, depuis l'année précédente, il ne vit plus avec Andrée.

Elle «n'appréciait pas mes talents de débateur et me soupçonnait de me prendre pour Socrate, me reprochant d'être trop critique et parfois même "méchant"», écrit-il dans ses Mémoires. Fatiguée par cette relation devenue trop tumultueuse, Andrée a fini par partir. Une usure qu'elle raconte un jour à son mari en lui écrivant un poème, au dos d'une carte postale : «Les tragiques amours de la Mangue». La mangue, c'est elle, lui étant campé en chat-huant. «Je n'ai pas de langue !»/ S'affole la Mangue/ Devant le Chat-Huant/Son agile soupirant/ Qui, de discours en arguments,/ La provoque et la harangue./ Et la Mangue/ Sur sa branche tangue,/ Tangue au bord de l'épuisement./ «Comprends, comprends, O Chat-Huant/ Que ma parole est en dedans.»

Des vers qui résonnent avec le conseil que la psychanalyste Françoise Dolto, une amie de la famille Chedid, a donné à Louis Selim un jour où il s'ouvrait de leurs difficultés conjugales : «Souvent, en croyant faire du bien, on fait du mal. Faites attention avec Andrée. Vous croyez devoir la réveiller, mais vous vous trompez. Elle ne dort pas. Elle rêve. Il ne faut pas interrompre les rêves.»

«LES GENS DU CAIRE, TU SAIS...»

Dès ses débuts, la relation entre les deux jeunes gens, tombés amoureux au premier regard lors d'une réunion familiale, en 1938, n'avait rien de simple. Andrée et Louis Selim sont cousins germains. Pas facile pour vivre le grand amour, au grand jour, dans des familles bourgeoises du Caire. Sans le savoir, le père d'Andrée va pourtant faciliter leur rapprochement.

Il demande à son neveu de chaperonner sa fille, de retour en Egypte après quelques années à étudiant en Europe : «J'aimerais que tu accompagnes toujours ta cousine au cinéma et ailleurs. Elle se croit encore à Paris. Mais les gens du Caire, tu sais...» «Bien sûr, mon oncle», répond Louis Selim. La relation, d'abord «des plus fraternelles», bascule ensuite dans la divine idylle, en 1940, lors de vacances à Ras El-Bar, au bord de la Méditerranée. «Sans ce village de huttes revisité avec Andrée (...), l'arrivée de Billie, notre arrière-petite-fille [la fille de Matthieu Chedid] sur notre planète soixante-deux ans plus tard aurait été totalement impensable», estime-t-il dans ses Mémoires.

En 1942, Louis Selim fait, en gants beurre frais, sa demande en mariage aux parents d'Andrée, séparés depuis quelques années. Première étape : Selim, le père. Après avoir écouté son neveu, il éclate en sanglots. «Je pleure parce que je suis surpris... très surpris... Je pleure parce que je suis content... très content...» Seconde étape : Alice, la mère d'Andrée, alors remariée avec Roger Godel, médecin chef à l'hôpital de la Compagnie du canal de Suez. «Je

n'ai rien contre vous, lance-t-elle à Louis Selim. Malgré votre jeunesse, j'aurais plutôt un préjugé favorable. Malheureusement, ce mariage entre consanguins est impossible. Ma fille est votre cousine germaine. Mon mari, le célèbre professeur Godel, interdit pareil mariage.»

A la fin de sa vie, dans *L'Etoffe de l'univers* (Flammarion 2010), Andrée Chedid reviendra, légèrement revancharde, sur ce différend moral et génétique avec cette mère qu'elle admirait par ailleurs. «Son professeur de mari craignait que nos enfants ne soient idiots et/ou tarés. Mais ce fut tout le contraire : nous avons eu un fils et une fille hors norme. (...) Michèle [née le 13 avril 1945] était belle comme le jour, je me rappelle d'elle bondissant au cou de son père. Lou [Louis, né le 31 décembre 1947] était beau comme la nuit, il devait devenir chanteur à succès. Et un petit-fils, -M-, devint une grande vedette lui aussi. C'était dans la tradition ! Leur avais-je confié mes gènes ?»

VINGT-SEPT ANS PLUS TARD

C'est finalement en l'absence de sa belle-mère, mais avec une autorisation papale pour cet «incestueux» mariage, que Louis Selim passe la bague au doigt d'Andrée, le 23 août 1942. Comme le veut la tradition maronite, il dépose aussi une couronne sur la tête de son épouse pendant qu'en chanson, le père Mathias, auxiliaire de l'évêque d'Egypte, chantonne : «Sache, ô femme, que ton mari est la couronne de ta tête». La réaction d'Andrée, piquante, fuse : «Je préfère être la tête que la couronne !»

Après un bref passage à Beyrouth, les jeunes mariés s'installent à Paris,

en 1946. Dès la fin des années 1960, les deux amants du Caire forment déjà un couple en vue dans la capitale française. Andrée est une figure connue dans le monde des lettres et Louis Selim, son grand amour, est un scientifique reconnu, passé notamment par le Collège de France et le CNRS. En 1981, quarante ans avant que la planète entière se fasse piquer l'épaule pour se sortir du Covid-19, il dirigera l'équipe de l'Institut Pasteur qui va mettre au point le premier vaccin totalement synthétique.

Quand le couple se sépare, en 1969, Andrée s'installe seule au 89, rue de Seine, dans le 6^e arrondissement de Paris. «Ils étaient parmi les précurseurs de cette vie conjugale qui se déroule sous deux toits différents», écrit l'universitaire libanaise Carmen Boustani dans *Andrée Chedid. L'écriture de l'amour* (Flammarion, 2016). Cela rappelle un autre couple mythique : celui formé par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, qui se sont aimés plus de cinquante ans. Les Chedid ont, eux, atteint le record de soixante-dix ans.

Amoureux en 1938, mariés en 1942, séparés après vingt-sept ans de vie commune en 1969, Andrée et Louis Selim vont en effet se retrouver vingt-sept ans plus tard. En 1996, elle le rejoint dans une tour du 15^e arrondissement de Paris, au 18, rue Gaston-de-Caillavet. Il habite au 16^e étage, elle s'installe au 14^e. Puis un appartement se libère au 16^e.

Cinquante-huit ans après leur rencontre, les deux cousins germains amoureux entament alors l'écriture du dernier chapitre de leur vie en voisins de palier. «C'était un couple moderne, estime aujourd'hui Emilie

Chedid, la fille aînée de Louis. Il y a eu séparation de corps, jamais d'esprit, et ils n'ont jamais divorcé. Quand Andrée a commencé à souffrir de la maladie d'Alzheimer, mon grand-père, qui avait cet amour, l'a ramenée dans son univers. Sans la maladie, elle serait restée chez elle, rue de Seine.» «C'est leur histoire, une belle histoire, ajoute Louis Chedid. On n'est pas dans la tête et dans le cœur des autres.»

PROMESSE D'ÉTERNITÉ

«Là-bas, dans le 15^e arrondissement, elle surplombait la Seine, comme le Nil autrefois, relève Matthieu Chedid. Elle a toujours été connectée à ces fleuves, la symbolique est très belle.» Mais le quotidien est assez dur. De plus en plus malade, Andrée Chedid se coupe peu à peu de l'extérieur et perd la parole. Louis Chedid et -M- en ont, l'un et l'autre, tiré des chansons. «Maman, maman, tu es partie si loin/ Que tous les boniments ne riment plus à rien», écrit le premier dans *Maman*. Dans *Délivre*, -M- raconte l'amnésie et le silence : «Je lis sur tes lèvres/ Le temps qui passe/ Et tout qui s'efface/ Autour de toi.»

Face à la maladie d'Andrée, Louis Selim alterne, lui, le meilleur – «C'est extraordinaire comme il a accompagné ma grand-mère jusqu'au bout», affirme Matthieu – et le pire, une capacité à se fâcher avec la terre entière. «Plus jeune, Louis Selim était un très bel homme, cultivé, très drôle, mais aussi assez macho, se souvient Marianne Chedid, la première femme de Louis. Je l'aimais bien malgré son foutu caractère. Andrée, elle, voulait toujours arrondir les angles. Ils étaient très proches, ils avaient une

complicité à la vie à la mort. Et puis, Louis Selim a eu la sénilité désagréable, pourrait-on dire. Il a pris tout le monde en grippe, c'est dommage...»

Michèle et Louis n'ont pas échappé aux foudres de leur père. «Je ne suis pas du tout un père autoritaire, mon père était un peu comme ça», concède Louis Chedid. Michèle, elle, élude pudiquement : «Nous avons eu une enfance très intelligente, jusqu'à l'âge de 17 ans. Et puis après, ça n'a pas fonctionné avec ses enfants. Quand Louis, puis Andrée, sont partis de la maison, je les ai compris...» En raison de ces relations tendues avec leur père, Michèle et Louis n'ont pas assisté aux obsèques d'Andrée, le 9 février 2011, à la cathédrale Notre-Dame du Liban, rue d'Ulm, à Paris, puis au cimetière Montparnasse.

«Tous les deux à Montparnasse... Tu verras...» La promesse d'éternité que la poétesse Andrée Chedid avait faite à son mari en 1970 s'est réalisée le 13 mars 2021. Louis Selim Chedid, mort le 6 mars à 98 ans, a été inhumé à ses côtés, dans la 3^e division du cimetière parisien. «Matthieu [Chedid] a fait un discours, mon père [Louis Chedid] a dit quelques mots, c'était assez doux», raconte leur petite-fille, Anna Chedid, la sœur de -M-. Sur le caveau de la famille figure une citation de Chrétien de Troyes : «Le corps s'en va, le cœur séjourne.» Cette épitaphe est aussi l'épigraphie des *Quatre Morts de Jean de Dieu* (Flammarion, 2010), le dernier roman d'Andrée Chedid. ■

GABRIEL RICHALOT

Prochain article Andrée Chedid, la pionnière



Mariage de Louis Selim (au deuxième rang, pochette et sourire aux lèvres), et Andrée Chedid, au centre, au Caire, en Egypte, le 23 août 1942. COLLECTION PERSONNELLE DE LOUIS SELIM CHEDID

LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 216

Cousins germains, la poétesse et son mari, un scientifique renommé, ont formé, pendant plus de soixante-dix ans, un couple étonnant

Andrée et Louis Selim Chedid, les inséparables

«Ils étaient très proches, ils avaient une complicité à la vie à la mort»

MARIANNE CHEDID
mère de Matthieu Chedid

Andrée, dans son appartement, rue Guynemer, à Paris, dans les années 1950.
COLLECTION PERSONNELLE
FAMILLE CHEDID

Où est-elle ? Où est Lake ? Amenez-la que je lui baise les pieds. » En 1943, à Beyrouth, l'écrivain libanais Charles Corm fait une irruption théâtrale dans l'appartement des Chedid. Il cherche à parler, et donc à dire toute son admiration, à une certaine « A. Lake », qui a publié quelques mois plus tôt chez Horus, une petite maison d'édition du Caire, un recueil de poèmes intitulé *On the Trails of my Fancy*. Mais « A. Lake » n'existe pas. Il s'agit du pseudonyme choisi par Louis Selim Chedid pour Andrée, son épouse, à qui il a offert, en guise de cadeau de mariage, la publication à 300 exemplaires de poèmes qu'elle a rédigés, en anglais, l'année précédente. La poétesse de 23 ans souhaitant garder l'anonymat, son mari a opté pour le A de Andrée suivi de ses propres initiales. Son nom complet est Louis Antoine Selim Chedid. Il a gommé le S de Selim pour ne conserver que L.A.C, qui, traduit en anglais, est devenu Lake.

Dans *L'Etoffe de l'univers* (Flammarion, 2010), La poétesse raconte qu'après avoir « *essayé de poser ses lèvres sur [s]es souliers* », Charles Corm (1894-1963) « *se releva et claironna d'un ton ferme et définitif qu'elle deviendrait un grand poète, surtout si elle écrivait en français* ».

Andrée Chedid avait choisi l'anglais, car cette langue « *allait mieux à l'oreille* », confiera-t-elle plus tard à l'universitaire Carmen Boustani. L'anglais, qu'elle avait pratiqué au contact de sa gouvernante et lors de ses études, était aussi considéré, en Egypte au début du XX^e siècle, comme une langue coloniale. Il était alors assez chic de s'en éloigner et de lui préférer le français, langue de culture. En particulier dans les familles d'origine syro-libanaise comme les Chedid, en pleine recherche identitaire dans leur pays d'accueil.

GONCOURT DE LA POÉSIE

C'est aussi le choix qu'avaient fait les Saab, les parents d'Andrée Chedid. Versifier en français, comme l'y invitait Charles Corm, était donc un choix assez évident qu'elle n'a jamais regretté. Jusqu'en 2010, Andrée Chedid va multiplier les recueils de poésie, les nouvelles, les romans, et quelques pièces de théâtre. « *Le cristal de la langue française m'oblige à la rigueur* », confiera la poétesse à Télérama, le 13 octobre 2000.

Le français, c'est aussi la France, et Paris, où Andrée Chedid et son mari rêvent de s'installer. Ce qu'ils font en 1946, une fois la guerre terminée. Grâce à leurs moyens confortables – issus de la réussite économique de leurs parents et grand-parents – et accompagnés de leur fille aînée, Michèle, née le 13 avril 1945 à Beyrouth, les Chedid posent d'abord leurs valises pendant un mois au Lutetia, l'un des rares hôtels de la capitale à avoir l'eau chaude. Puis la famille transite quelque temps par le 167, rue de Vaugirard (15^e) avant de trouver son bonheur immobilier au hameau Boileau, une villa privée du 16^e arrondissement. C'est là que Louis Chedid, né le 31 décembre 1947, vit ses premières années.

« L'œuvre de ma grand-mère, c'est un joyau, une source d'inspiration permanente »

MATTHIEU CHEDID
auteur-compositeur-interprète



LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 316

Première de la famille à choisir la voie artistique, la poétesse et son œuvre ont profondément marqué ses enfants et petits-enfants. Sa carrière a été couronnée par de multiples prix

Andrée Chedid, la pionnière

Mère de deux jeunes enfants, épouse d'un scientifique alors chercheur au Collège de France, Andrée Chedid se consacre chaque matin à la poésie sur une machine à écrire Hermès vert tilleul. Louis Chedid assure que sa « *vocation d'artiste* » est née au contact de ces scènes d'écriture quotidiennes, qui se déroulaient de préférence au lit, en robe de chambre.

En 1949 sort *Textes pour une figure* (Le Pré aux clercs), son premier livre de poésie en français. Encouragée par René Char, elle fait ensuite paraître, entre 1950 et 1965, huit recueils chez Guy Lévis Mano. Ce dernier, poète lui-même, était l'éditeur du meilleur de la poésie de l'époque. *Le Sommeil délivré* (Stock), le premier roman d'Andrée Chedid, sort en 1952. En 1960, avec *Le Sixième Jour* (Julliard), récit de l'épidémie de choléra qui frappa l'Egypte en 1948, un succès populaire se dessine. Ce roman sera porté à l'écran par Youssef Chahine en 1986, avec Dalida à l'affiche. Andrée Chedid reçoit par ailleurs plusieurs prix littéraires, notamment le Goncourt de la nouvelle (1979), le Grand prix de poésie

de la Société des gens de lettres (1990) et le Goncourt de la poésie (2002), pour l'ensemble de ses textes.

L'œuvre d'Andrée, qui compte dans la littérature francophone, est aussi devenue une sorte de matrice familiale, une voie tracée pour ses petits-enfants, Emilie, Matthieu, Joseph et Anna. « *Andrée, c'est la figure familiale, rappelle Louis Chedid. Pour ses descendants qui sont tous artistes, elle est la première représentation artistique connue. Et comme c'était quelqu'un de bienveillant, d'aimant, ils ont tous été touchés par elle.* »

« UN CÔTÉ CONTEUSE »

« *L'œuvre de ma grand-mère, c'est un joyau, une source d'inspiration permanente*, confie Matthieu, 49 ans. *A chaque fois que j'ouvre quelque chose d'elle, j'ai du mal à trouver ça médiocre.* » « *Depuis une dizaine d'années, je me rends compte de la puissance de ce qu'elle a écrit* », relève Anna Chedid, 34 ans, connue sous le nom de scène Nach. « *Les textes d'Andrée ont percuté mon cœur de façon profonde*, souligne celle qui, au printemps, s'attelait, non loin d'Essaouira, au

Maroc, à l'écriture de son quatrième album. *Et puis elle a été pour moi un exemple de femme qui s'émancipe. Elle m'a transmis cette liberté et un message : "Ma fille, tu es une femme, on a des combats à mener, des choses à dire et on va les dire !"* »

« *Andrée, c'était une curieuse* », ajoute Emilie, 51 ans, réalisatrice, illustratrice et autrice. *Elle avait la curiosité de l'autre, de l'humain et beaucoup d'empathie. Je suis moi-même gravement empathique et ça vient d'elle.* » Dans l'œuvre de sa grand-mère, Emilie Chedid apprécie tout particulièrement *Le Message* (Flammarion, 2000), un roman inspiré de la nouvelle *Mort au ralenti*, publiée en 1988 dans *Monde Miroirs Magies* (Flammarion). Emilie, à qui ce livre est dédié, avait insisté auprès de sa grand-mère pour qu'elle écrive une version allongée de cette histoire d'amour sur fond de guerre, dans un pays jamais nommé, mais dont la ressemblance avec le Liban n'est pas fortuite. Elle rêve aujourd'hui de le porter à l'écran.

« *Le simple fait de l'entendre parler, ça m'a fait comprendre qu'elle avait un monde intérieur, ça m'a montré*

qu'elle était un peu ailleurs », estime quant à lui Joseph Chedid, 35 ans. « *Andrée était une grande intello qui ne savait pas faire cuire un œuf*, raconte, amusée, Marianne Chedid, l'ex-femme de Louis. *Je n'aurais pas pu lui confier l'un de mes enfants plus d'un quart d'heure. Quand j'allais chez elle avec Emilie et Matthieu, je préférerais rester. Elle était très volubile quand elle racontait ce qu'elle était en train de faire. Elle avait toujours dix mille projets en même temps. Elle a transmis ça, et son côté conteuse de ce qu'elle faisait, à mes enfants. Ça les a beaucoup influencés.* »

Billie Chedid, la fille de Matthieu, 19 ans et déjà chanteuse sur les albums et lors de concerts de -M-, a, elle, croisé la mémoire d'Andrée dans des circonstances inattendues. En 2019, lors de l'épreuve de français du bac, l'étude d'un texte de la poétesse faisait partie des sujets proposés, à l'écrit, à certaines filières. En raison de son prénom mixte, de nombreux lycéens ont pris la poétesse pour un homme. Dans les jours qui ont suivi, Billie, comme d'autres membres du clan Chedid, a alors reçu sur les réseaux sociaux des dizaines de messages de candidats bernés, amers et parfois grossiers.

La famille Chedid a parfois poussé très loin la promotion des écrits d'Andrée. Et même une fois bien au-delà des usages du monde de l'édition. *Les Quatre Morts de Jean de Dieu*, le dernier roman qu'elle ait signé, est sorti en 2010 chez Flammarion, à un moment – un an avant sa mort – où l'octogénaire était déjà très diminuée par la maladie d'Alzheimer.

MYSTÉRIEUX DERNIER ROMAN

Cette parution a beaucoup étonné Carmen Boustani, amie et biographe de la poétesse. « *Au fur et à mesure que j'avancais dans ma lecture, le style différait de l'habituel. Je n'étais plus en terrain connu*, écrit-elle dans les dernières pages d'*Andrée Chedid. L'écriture de l'amour* (Flammarion, 2016). Plus loin, elle avance une hypothèse : « *On dirait qu'une plume masculine a pris le relais à un moment donné.* » Elle évoque aussi, dans ce dernier roman, des « *précisions médicales très scientifiques* », qui ne « *ressemblent pas* » à Andrée Chedid. Louis Selim Chedid, le mari d'Andrée, ayant mené une longue carrière scientifique, le forfait était fléché et l'auteur-fantôme suggéré, sans être nommé.

Avec la mort du mari de la poétesse, le 6 mars 2021, à l'âge de 98 ans, ce petit secret littéraire et de famille peut désormais être levé. « *Il était délicat de lui demander à lui, l'auteur, explique aujourd'hui M^{me} Boustani. Mais j'ai eu la confirmation par la suite, de source sûre.* » Patrice Hoffmann, qui était l'éditeur de ce dernier roman chez Flammarion, « *avoue* » lui aussi s'être « *posé des questions* ».

« *Louis Selim est venu nous voir avec des nouvelles d'Andrée, qui étaient très mauvaises, puisqu'elle s'était coupée du monde. Il avait en sa possession un recueil de poèmes et le texte de ce roman. Il nous a dit : "Ce n'est pas à moi de juger s'il est publishable." Ce n'était pas la même fibre romanesque que les précédents romans d'Andrée. En revanche, les thèmes étaient identiques et intéressants. J'ai bien remarqué quelques étrangetés, mais j'ai accepté l'idée qu'on me donnait ce manuscrit, avec des passages réécrits. On a gardé l'essentiel, qui paraissait tenir de la continuité de l'œuvre d'Andrée. Je ne sais pas où a commencé l'écriture de Louis.* »

Au sein de la famille, ce dernier roman intriguait aussi. « *Même le titre est bizarre* », affirme Anna Chedid. « *Maman avait dû commencer quelque chose et mon père a peut-être continué*, avance Louis. *On ne se vante pas de ça...* » En fait, l'un des gardiens de ce secret était Matthieu, l'un des derniers à voir régulièrement Louis Selim. « *J'ai eu la chance d'avoir une relation privilégiée avec lui*, raconte-il. *Et il m'a dit que c'est lui qui a terminé ce livre. C'est la suite logique de leur histoire...* » ■

GABRIEL RICHALOT

Prochain article Louis Chedid, le fils prodigue

Ça doit ressembler à ça, un homme serein... Lundi 19 avril, Louis Chedid, 73 ans, parle depuis près de deux heures dans une petite pièce aux murs blancs de sa maison du Vaucluse, près de Lourmarin. Assis devant une rangée de guitares et derrière son écran, il vient de raconter en longueur Andrée (1920-2011), cette mère poétesse dont la liberté lui a donné envie d'être artiste à son tour. Et puis Louis Selim, qui l'emmenait naviguer l'été sur le *Miclou*, le bateau de la famille, dans la calanque de Sormiou, à Marseille.

Scientifique reconnu, son père est décédé quelques semaines plus tôt, le 6 février, à l'âge de 98 ans. Alors la mort rôde dans la conversation. Le sujet le tarabuste depuis que, à 10 ans, un professeur de français lui a lancé : « Dites-moi, Chedid, ça vous arrive de penser à la mort ? » Dans *Le Dictionnaire de ma vie* (Kero, 2018), il explique que, longtemps, il a même été persuadé qu'il ne dépasserait pas 33 ans, l'âge du Christ. Quatre décennies plus tard, Louis Chedid est en très bonne santé, fourmille de projets et affirme sans détour : « Chez les Chedid, désormais, je suis l'ancien, le prochain sur la ligne de départ pour l'éternel. »

La formule sert également à définir sa place dans cette lignée qui n'en finit plus de fabriquer des artistes. Louis Chedid est le père de trois musiciens : Matthieu, dit -M-, 49 ans, Joseph, 35 ans, et Anna, dite Nach, 34 ans. Sa fille aînée, Emilie, 51 ans, est une réalisatrice reconnue. Et le talent de chanteuse de sa petite-fille de 19 ans, Billie, commence aussi à faire parler. « Je ne me sens pas au-dessus d'eux, explique le patriarche. Chacun fait son truc et le succès n'est pas un droit à l'autorité. Je suis un père aimant. » S'il refuse d'exercer un ascendant sur sa descendance, l'auteur de *T'es beau pas être beau* ne semble pas opposé à l'idée de jouer un rôle d'éclaireur, instruit par ses propres embûches, à commencer par l'échec scolaire.

« DES ANNÉES DE GALÈRE »

Inscrit à l'institut Bossuet, dans le 6^e arrondissement de Paris, où sa famille réside depuis 1952, l'élève Louis Chedid connaît un début de scolarité sans accroc. Mais, en 1956, un événement lointain va tout changer pour celui que son institutrice appelait affectueusement « mon petit Loulou » : la nationalisation du canal du Suez par le président égyptien Gamal Abdel Nasser. Comme ses parents, Louis est de nationalité égyptienne – il sera naturalisé français en 1962. Pour l'état civil, il est né à Ismaïlia, le 1^{er} janvier 1948. Dans les faits, il a poussé son premier cri le 31 décembre 1947, mais une sage-femme a modifié sa date de naissance, faisant le pari que cette entourloupe pourrait, plus tard, lui éviter d'être appelé à participer à une hypothétique future guerre.

En 1956, au moment du conflit qui oppose la France et le Royaume-Uni, d'un côté, à l'Égypte de Nasser, de l'autre, les ressortissants égyptiens sont priés de quitter le territoire français. Andrée et Louis Selim Chedid s'exilent alors quelques mois à Beyrouth avec leurs enfants, Michèle, née en 1945, et Louis. Celui-ci se retrouve dans une école dirigée par des sœurs jésuites, « des perverses qui punissaient les gosses », raconte-t-il. « En l'espace d'une seule année, le bon élève que j'étais, régulièrement cité au tableau d'honneur, était devenu un cancre », écrit-il dans *Mémoires intérieures* (Presses de la Renaissance, 2014).

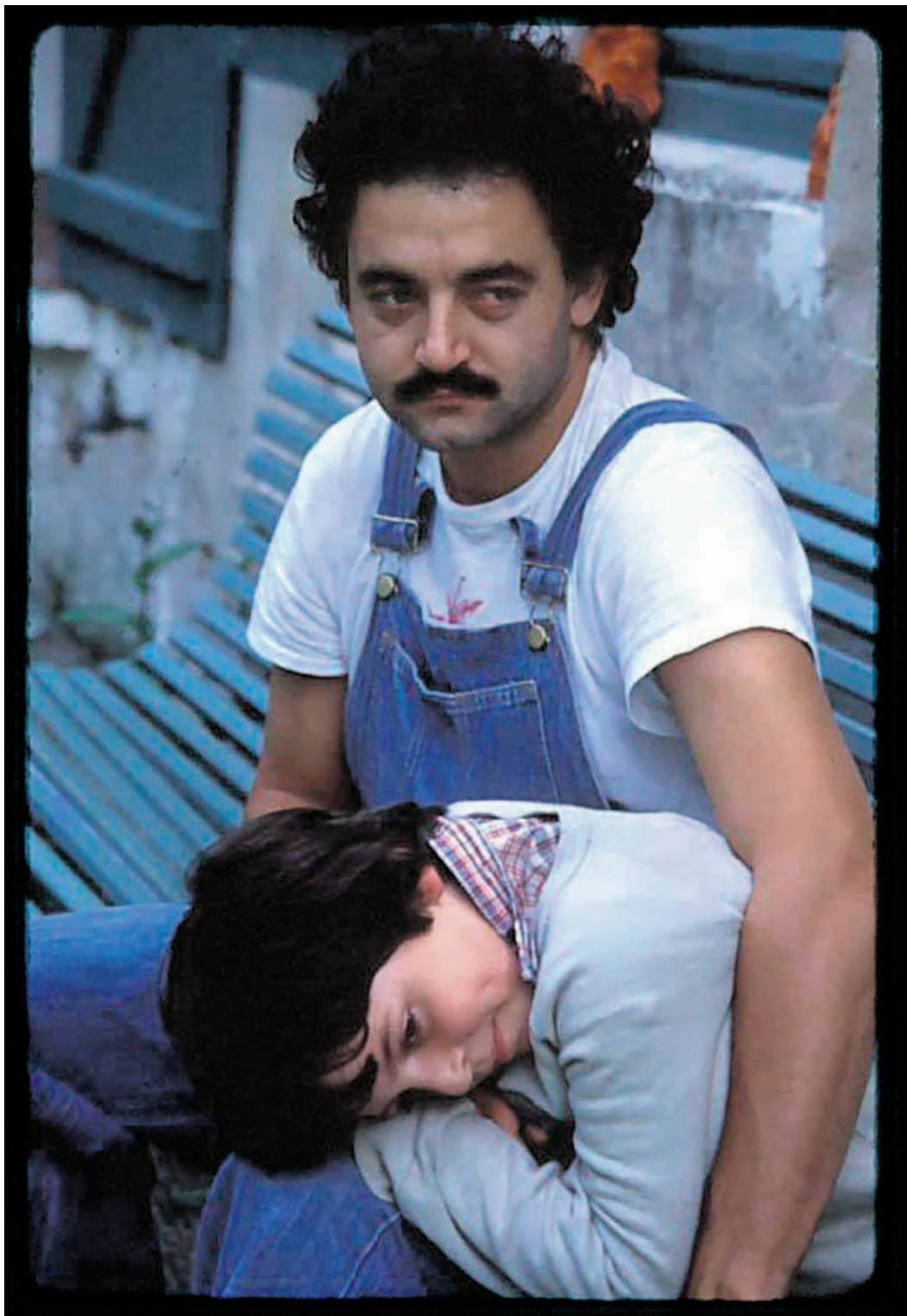
Sa scolarité ne sera dès lors plus que souffrances. « L'échec scolaire, ça m'est arrivé trop jeune, dit-il, car, après, c'était des années de galère. » Quand,

Il compose des chansons depuis qu'il a découvert, à 12 ans, une guitare dans la cave de ses parents

Ci-contre : Louis Chedid et son fils Matthieu, en 1976.

A droite, Louis enfant, au début des années 1950.

COLLECTION
PERSONNELLE DE LA
FAMILLE CHEDID



LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 4/6

A 73 ans, après une vingtaine d'albums, l'auteur-compositeur-interprète est un guide précieux pour ses quatre enfants, dont trois ont suivi sa voie

Louis Chedid, l'éclaireur

plus tard, Emilie et Matthieu, ses deux aînés, se montreront à leur tour assez rétifs aux programmes de l'éducation nationale, Louis Chedid fera preuve de la mansuétude dont il aurait aimé bénéficier. « Dans la famille, on est des calamités scolaires, explique, amusée, Emilie. Personne n'a eu son bac ! » « Pour ne pas décevoir [s]es parents », Louis avait toutefois fini, lui, par obtenir – tardivement – ce diplôme, lors de la session de rattrapage de septembre 1968, en parlant avec un professeur de philosophie d'un de ses sujets favoris, le cinéma. Quand il sèche les cours, le jeune homme n'aime rien tant qu'assister aux conférences de Fritz Lang, Jacques Tati ou Jean Renoir à la Cinémathèque française.

Bac en poche, il part d'ailleurs pour Bruxelles afin de suivre les cours de l'Institut national de radioélectricité et de cinématographie (Inraci). Mais, malgré sa passion, il décroche et commence à travailler comme monteur pour Gaumont Actualités, à Paris. Parallèlement, pour le plaisir, il compose des chansons depuis qu'il a découvert, à 12 ans, une guitare dans la cave de ses parents. L'écriture de Gainsbourg, notamment sur la chanson *Initials B.B.* (1968), agit sur lui comme un déclic. « Pour la première

fois, un "Frenchie" faisait sonner les mots comme un Anglais ou un Américain », dit-il. A la Gaumont, il rencontre le réalisateur Jean-Pierre Mitrecec, qui aime ses chansons et le met en relation avec le directeur artistique de la maison de disques Barclay, François Bernheim. Convaincu, Bernheim lui trouve quatre musiciens – le groupe Ophiucus – et lui fait enregistrer son premier album.

SEUL DÉCIDEUR

Balbutiements, qui sort en 1973, cadre si peu avec les canons artistiques de l'époque que Louis Chedid est invité à aller défendre son disque face au patron du label, le pape de l'industrie musicale, Eddie Barclay. Il se rend chez « Monsieur Eddie », qui le fait d'abord poireauter deux heures avant de lui annoncer, cigare aux lèvres et coupe de champagne à la main, qu'il ne pourra pas le recevoir tout de suite. Rendez-vous est pris pour le lendemain, où le producteur, qui n'a cette fois « que » une heure et demie de retard, lance au jeune artiste : « J'ai écouté, c'est intéressant, mais faites-moi confiance, vous n'en vendrez pas des masses. Et puis, l'appeler Balbutiements, quelle mauvaise idée ! Bon, allez, bonne chance quand même ! »

Dans *Le Dictionnaire de ma vie*, le – d'ordinaire – placide Louis Chedid ajoute : « Rien de moins, rien de plus, affaire classée en deux minutes chrono. Tout en rêvant de lui faire sa fête, ici, là, tout de suite, de lui pêter une jambe, un bras, le nez, et d'asperger de son sang le beau tapis d'Aubusson sous nos pieds, je m'entendis répondre, totalement hébété : "Ah bon, merci beaucoup, monsieur." »

Amer, Louis Chedid fait casser son contrat de cinq ans avec Barclay, une prise de risque majeure pour un jeune artiste. « Je pense avec le recul qu'[Eddie Barclay] m'a rendu un grand service pour la suite de ma carrière, écrit-il. A partir de là, je n'ai plus fait de concessions, quitte à me fâcher avec certains qui voulaient m'imposer leur vision. » Dans ses contrats avec les maisons de disques, Louis Chedid fait intégrer une clause précisant qu'il est le seul décideur de la direction artistique de ses albums. Il tient aussi à avoir la main sur la promotion de sa musique : « Pourquoi participer à ces talk-shows où plusieurs mois d'écriture et de composition se font balayer en trois minutes par des chroniqueurs plus ou moins spécialisés ? »

« C'était une période formidable mais aussi un peu déstabilisante,



se souvient Marianne Chedid, sa première épouse. Quand Louis a commencé à se dire : "Je veux être auteur-compositeur", on lui parlait toujours de sa mère, ça l'embêtait. Et puis, son père lui avait tellement dit qu'il fallait être le premier qu'il n'arrivait pas à profiter pleinement de sa réussite. Il trouvait que ce n'était jamais assez. Nous étions très amis avec les Souchon, les Voulzy, les Jonasz, et Louis se voyait un peu en dessous. Puis, grâce à des chansons comme *Hold-up* et *Anne* ma sœur Anne, il a pris confiance en lui. » Ces deux succès, qui datent respectivement de 1974 et de 1985, encadrent d'autres réussites, notamment l'album *Ainsi soit-il* et sa chanson éponyme, paru en 1981.

« LE PLUS GEEK DE NOUS TOUS »

Enregistré dans la cave transformée en studio d'une maison proche du parc Montsouris, à Paris, ce disque avait tout du quitte ou double pour Louis Chedid. Après *Egomane*, son précédent 33-tours, certains critiquent le rangent déjà chez les *has been*. Sous le regard de son fils Matthieu, 9 ans, il tâtonne, cherche une nouvelle voie et explore le potentiel du synthétiseur Prophet 10, un instrument totalement inédit à l'époque. Les premières notes qui en sortent forment l'introduction d'*Ainsi soit-il*, sur laquelle le compositeur plaque un seul mot : « Moteur ! »

Ce titre, l'un de ses plus grands succès, signe aussi son virage vers la musique électronique, dont il est toujours un expert. « C'est le plus geek de nous tous. Encore aujourd'hui, il peut lui arriver de conseiller [le DJ et compositeur d'électro] Laurent Garnier », assure Matthieu, impressionné. Et quarante ans après sa création, la nappe sonore et les deux premières syllabes d'*Ainsi soit-il* forment un stimulus toujours aussi populaire auprès de son public, qu'il a retrouvé en juin après l'interruption de sa tournée causée par la pandémie de Covid-19.

Bien qu'il s'en défende, Louis Chedid a aussi donné quelques conseils à ses enfants. « Je ne les conseille pas, je leur livre mes impressions quand ils me le demandent. » Matthieu assure qu'une phrase de son père « résonne tous les jours en [lui] » : « Si une chanson ne tient pas guitare-voix ou piano-voix, ce n'est pas une bonne chanson. » Joseph, lui, n'a pas oublié ce jour où, à 12 ans, en vacances chez son père, celui-ci lui a offert un enregistreur multipiste. Une fois l'appareil branché, le jeune garçon s'installe tranquillement... devant un film. C'était compter sans un sermon paternel : « Tu y retournes. Si tu ne fais pas trois chansons avant la fin de la semaine, tu pars. Je m'en fiche qu'elles soient bien, je veux juste qu'elles aient un début, une fin et que tu les termines. »

Quelques années plus tard, cette exigence intégrée, la troisième génération d'artistes de la famille Chedid a fait son chemin. Alors, dans sa maison du Sud, Louis Chedid savoure : « C'est formidable d'être dans une famille où l'on fait la même chose. On échange beaucoup sur la création, l'art... Je suis fier et heureux. » Ça doit ressembler à ça, un homme serein... ■

GABRIEL RICHALOT

Prochain article Matthieu Chedid, le trait d'union

Matthieu et Louis Chedid, dans les loges de l'Olympia, à Paris, après le concert de Louis, le 26 juin.

JULIEN MIGNOT POUR « LE MONDE »

Le 23 mai 2011 à Rennes, le 31 janvier 2014 à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), le 15 mai 2019 à L'Isle-Jourdain (Gers)... Depuis une dizaine d'années, Matthieu Chedid est lancé dans une tournée au long cours d'un genre un peu particulier. Celle-ci s'effectue sans instruments, costumes ou décors. Pas besoin non plus d'une lourde sonorisation ou de rangées de spots. L'entrée est gratuite, mais le public y est généralement clairsemé.

Le musicien de 49 ans, dit -M-, déjà récompensé par 13 Victoires de la musique – un record qu'il partage avec Alain Bashung –, répond le plus souvent possible présent quand il s'agit d'inaugurer une école, un centre culturel ou une rue au nom de sa grand-mère, la poétesse Andrée Chedid (1920-2011). « *Ce n'est pas un devoir, ce n'est pas une mission, c'est une transmission*, explique-t-il. *Quand il y a de la beauté, de la lumière, on a envie de la partager... L'œuvre d'Andrée, c'est un trésor en nous.* » Ce « nous » désigne la famille Chedid, un clan d'artistes où figurent aussi Louis, son père, Emilie et Anna, ses sœurs, Joseph, son frère, et Billie, sa fille.

« *Sans être mystique, je la sens toujours avec moi* », dit Matthieu Chedid, au sujet de cette grand-mère qu'il appelait Mamouch (à prononcer Mamoutch). Quand elle se rendait aux concerts de son petit-fils, Andrée Chedid avait souvent droit à des marques de sympathie. « *Je me souviens d'un concert à l'Elysée-Montmartre [à Paris] où, cinq à dix minutes après le dernier rappel, ça applaudissait encore dans la salle, ça n'arrêtait pas*, raconte le musicien. *Alors je reviens, et là, je vois que le public tourne le dos à la scène. En fait, les gens acclamaient ma grand-mère...* »

« JE DIS AIME »

A la fin des années 1990, ovationnait-on vraiment les poétesses dans les salles de spectacles parisiennes ? Réponse : oui, quand elles écrivaient des tubes pour de jeunes artistes en pleine éclosion. C'est ce qui s'est produit, presque par hasard, entre Andrée et Matthieu Chedid avec la chanson *Je dis aime*, qui est devenue le titre le plus emblématique de -M-.

Au début de cette histoire, il y a une émission de radio « Un été d'écrivains », sur France Inter, animée par Brigitte Kernel. En 1998, Andrée est l'invitée principale et la production a demandé à l'un de ses proches, Matthieu, de faire une intervention surprise et de lui poser une question à l'antenne. C'est là que le musicien, qui a sorti un premier album remarqué, *Le Baptême*, en 1997, demande à sa grand-mère : « *Mamouch, est-ce que tu me ferais une chanson ?* »

Alors qu'elle n'osait pas se mêler des créations de son fils, Louis Chedid, la poétesse est ravie de pouvoir prendre la plume pour Matthieu, avec lequel elle a tissé des liens très étroits. Elle « *partage avec ce petit-fils un goût pour l'effervescence des mots conjugués aux maux existentiels* », estime l'universitaire libanaise Carmen Boustani, dans *Andrée Chedid. L'écriture de l'amour* (Flammarion, 2016). « *Quand elle nous parlait, on se sentait toujours au même niveau qu'elle*, dit Matthieu. *Il n'y a jamais eu entre nous le côté bêtifiant qu'on retrouve parfois dans les rapports entre une grand-mère et un enfant. Les mots qui viennent quand je repense à elle, c'est "émerveillement" et "enthousiasme".* »

Invitée par Matthieu à tisser un texte en lien avec cette lettre M qu'il a choisie pour nom de scène, Andrée Chedid s'installe dans sa cuisine et se lance immédiatement. « *Et là, d'un premier jet, sans brouillon, j'ai*

composé les paroles dans la journée, raconte-t-elle dans *Entre Nil et Seine. Entretiens avec Brigitte Kernel* (Belfond, 2006). (...) *J'étais tellement heureuse ! Le plaisir pousse à écrire vite.* » Elle envoie alors ses vers, par fax, à Matthieu, qui se trouve dans le sud de la France, chez son père.

Une vingtaine d'années plus tard, cette fois chez lui, un corps de ferme joliment rénové en Seine-et-Marne, le musicien se saisit de l'une des guitares accrochées au mur du petit salon où il reçoit et rejoue les premiers accords de *Je dis aime* : « *Là où c'était dingue, c'est que le texte collait complètement à la musique que j'avais composée. Les couplets, ça passait tout seul !* »

-M- fredonne alors le refrain de la chanson – « *Je dis Aime/ Et je le sème/ Sur ma planète/ Je dis M/ Comme un emblème...* » – puis explique : « *Là, il me manquait une phrase. À l'époque [il avait 26 ans], je n'avais pas conscience de la préciosité des mots et c'est moi qui ai ajouté "la haine je la jette". Un an plus tard, Andrée m'a fait remarquer qu'elle n'avait pas écrit ça, mais elle m'a*

dit : "Tu avais raison, ce n'est pas un poème, c'est une chanson". Et en effet, c'est la phrase la moins poétique de ce texte, mais c'est celle que le public reprend le plus. »

« LE PROTECTEUR »

Je dis aime, qui a donné son nom au deuxième album de -M-, sorti en 1999 et vendu à plus de 500 000 exemplaires, est un « concentré de Chedid » qui ne se limite pas à Andrée et à son petit-fils. Le clip de la chanson a été réalisé par Emilie, la sœur aînée de Matthieu. Les violons que l'on entend en introduction du morceau suivent les notes jouées intuitivement sur un piano par Joseph, le petit frère qui n'avait alors pas 15 ans. « *Ce texte est génial, il raconte toute notre famille, cet héritage, s'enthousiasme Emilie Chedid. J'adore l'idée que nous soyons des vecteurs, que l'on continue de raconter ce qu'on nous a raconté.* »

Après cette première collaboration avec sa grand-mère (il y en aura deux autres, pour les chansons *Bonoboo*

et *En piste*), Matthieu multiplie les hommages publics à la poétesse. « *Depuis Je dis aime, je n'ai pas fait un seul concert sans parler d'elle, et j'ai dû en faire plus de 350 !* », raconte-t-il. Le musicien ne rate aucun de ses anniversaires sur les réseaux sociaux et prend aussi parfois la plume pour préfacier les rééditions de ses recueils de poésie.

Au-delà de la promotion de l'œuvre d'Andrée Chedid, Matthieu est perçu comme le trait d'union du clan Chedid. « *Matt, c'est notre ciment, il harmonise cette famille*, estime Anna, sa petite sœur, qui mène une carrière remarquée sous le nom de scène Nach. *Il aime rassembler les gens. Il a ce truc de pilier. C'est grâce à son énergie qu'on fait tout ça. L'alchimie, c'est lui.* » Marianne Chedid, la première épouse de Louis et mère de leurs quatre enfants, souligne le rôle important de Matthieu au moment de leur séparation. « *Les enfants trinquent dans ces cas-là*, dit-elle. *Quelques années de la petite enfance d'Anna et de Joseph [nés respectivement en 1987*

et 1986] ont été compliquées et, dans ce contexte, Matthieu a été incroyable. C'est le protecteur de la famille. »

Au milieu des années 1990, Matthieu investit la maison familiale de Voigny, en Seine-et-Marne, transformée en vaste lieu de création. C'est ici qu'il réalise *Le Baptême*, son premier album, sorti en 1997. Tous ceux qui passent, à commencer par les membres de la famille, se retrouvent à faire des chœurs sur une chanson ou impliqués dans un projet de clip. « *J'emmenais Anna et Joseph là-bas, raconte Marianne Chedid. Pour eux, c'était le paradis.* » Joseph, qui est également devenu auteur-compositeur, conserve un souvenir ému de cette période : « *Mon frère, c'était mon héros. Il me sortait de mon quotidien, de la séparation, de la solitude.* »

Parfois, c'est aussi à des milliers de kilomètres de la Seine-et-Marne que -M- joue les rassembleurs pour la famille Chedid. A l'occasion d'une tournée en Chine, il convie sa tante, la peintre Michèle Koltz-Chedid, sœur de Louis, qui est passionnée par ce pays. A quelle porte frapper pour sortir des commentaires dithyrambiques sur Matthieu Chedid ? Celle des amis ? Le musicien Mathieu Boogaerts est de ceux-là. Il le rencontre en 1986 dans le cadre d'un concert commun de jeunes groupes d'Ile-de-France. Matthieu Chedid joue alors avec les Parisiens des Poissons rouges, où figurent Pierre Souchon, le fils d'Alain, et Julien Voulzy, celui de Laurent.

« TU NE VEUX PAS T'ÉNERVER ? »

Mathieu Boogaerts fait, lui, partie des banlieusards du groupe Made in Cement. Ce dernier avertit d'abord : « *Je ne supporte pas la complaisance entre artistes.* » Puis poursuit : « *Matthieu est un mec doux, gentil, drôle, qui n'a pas bougé d'un centimètre. Il a toujours la même bonhomie. Il y a des gens qui se sont embrouillés avec lui, ça m'arrivera peut-être un jour, mais je ne vois pas comment on peut faire.* »

Les deux Mat(th)ieu, Chedid et Boogaerts, ont fondé un groupe ensemble (Tam Tam), avant de creuser le sillon de carrières individuelles. « *Ce personnage de -M-, ça l'a libéré d'un truc, car il était aussi assez timide, un peu enveloppé, mal dans sa peau*, ajoute Mathieu Boogaerts. *Dans toutes ses chansons, il y a ce côté "Amusons-nous ! Lâchons les chiens !" "Soyons humains !"'. C'est pour ça qu'il a du succès. A un moment, il a en quelque sorte tué le père en disant "Moi aussi, je peux le faire".* »

En fouillant dans leur mémoire, Louis et Matthieu peuvent, en effet, retrouver trace de petits différends ou de moments d'affirmation individuelle susceptibles de faire grincer une relation père-fils. Dans les années 1990, Louis a, par exemple, mis son veto à la signature d'un contrat avec une maison de disques qui rêvait de sortir un album des trois « fils de » : Chedid, Souchon et Voulzy.

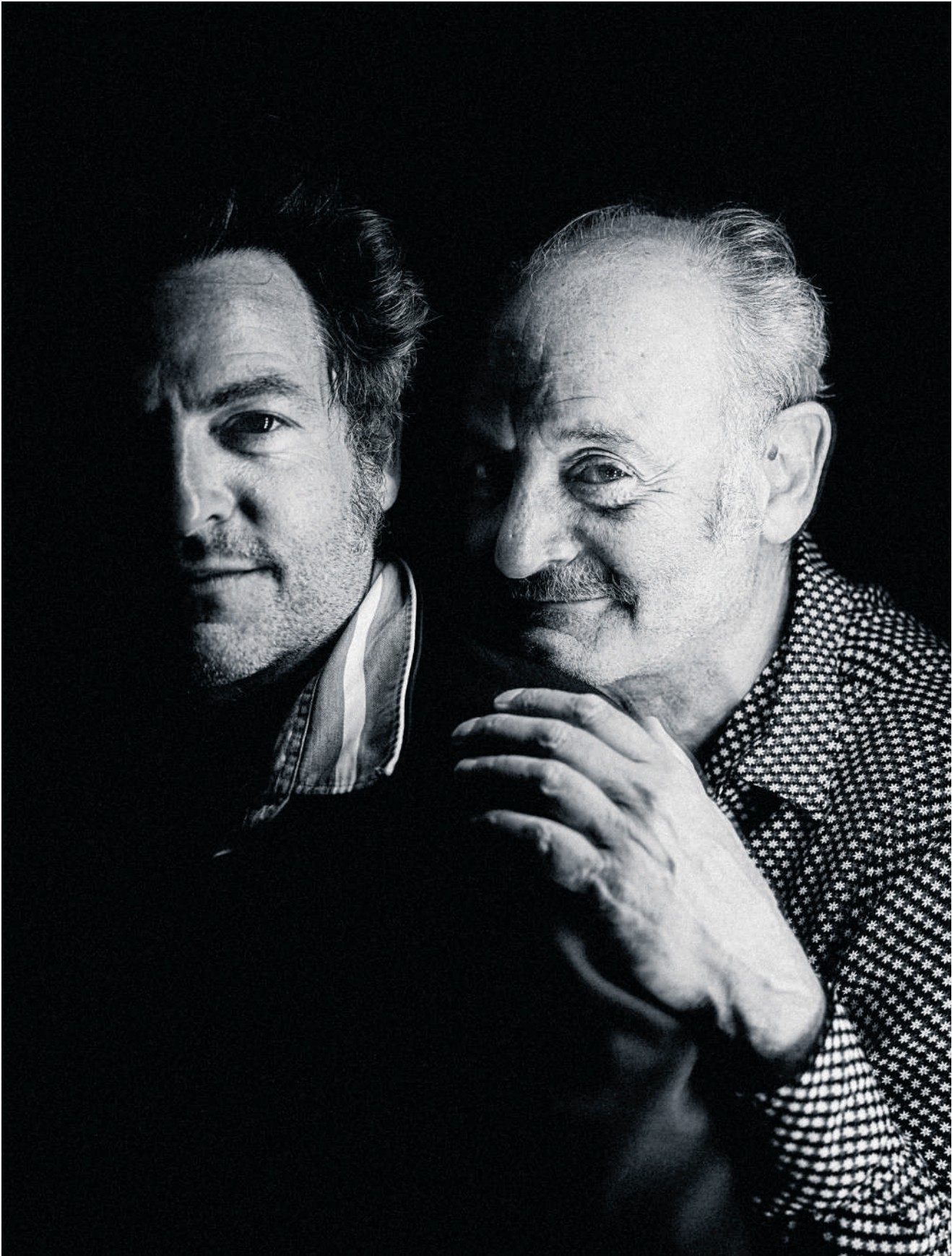
« *Il a été le casseur d'ambiance, tout le monde était à fond*, raconte Matthieu. *Très vite, j'ai compris que c'était une protection.* » Matthieu a aussi le souvenir de vacances en Corse où Louis, inquiet de voir son fils « *trop gentil* », lui demandait : « *Tu ne veux pas t'énerver ?* » « *C'est vrai que j'étais d'une docilité à toute épreuve*,

conçède-t-il, souriant. Plus récemment, en 2015, quand les Chedid ont décidé de faire une tournée en famille, il est arrivé à Louis de reprocher à Matthieu d'en faire un peu trop sur scène. Mais jamais de quoi créer des ruptures définitives au sein d'un clan qui, a contrario,

étonne par son harmonie. « *Avec Matthieu, on se dit les choses, on n'est pas dans le non-dit, dont j'ai moi-même beaucoup souffert*, explique Louis. *Les gens adoreraient qu'on se déteste. On est désolé, mais ce n'est pas du tout le cas. Oui, parfois, on s'engueule, mais comme des gens qui s'aiment.* » ■

GABRIEL RICHALOT

Prochain article Des lendemains qui chantent chez les Chedid



LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 5/6

Promoteur infatigable de l'œuvre d'Andrée, sa grand-mère poétesse, -M- a aussi entraîné dans son sillage tous ses frères et sœurs

Matthieu Chedid, le trait d'union

« Matt, c'est notre ciment, il harmonise cette famille. L'alchimie, c'est lui »

ANNA CHEDID, DITE « NACH »
autrice-compositrice-interprète



La famille Chedid, dans les loges de l'Olympia, à Paris, juste après un concert de Louis, le 26 juin. De gauche à droite : Billie, Joseph, Louis, Anna, Matthieu et Emilie. JULIEN MIGNOT POUR « LE MONDE »

LES CHEDID, UNE DYNASTIE D'ARTISTES 6/6

Emilie, réalisatrice, Joseph et Anna, musiciens, mènent également des carrières artistiques. Billie, la fille de Matthieu, en est, elle, aux balbutiements de sa vie de chanteuse

Chez les Chedid, des lendemains qui chantent

Une généreuse pelote de laine, douce, multicolore, formée de plusieurs brins qui s'entremêlent, s'éloignent pour mieux se retrouver, attirent l'œil, l'oreille et parfois les foules. Voilà comment on peut se représenter la famille Chedid et sa façon d'exister dans le monde de la culture depuis un siècle. Dans la lignée, on trouve la poétesse Andrée (1920-2011), les auteurs-compositeurs-interprètes Louis (73 ans) et Matthieu (49 ans). Et puis il y a « d'autres » Chedid, moins connus mais tout aussi artistes : Emilie (51 ans), réalisatrice, Joseph (35 ans) et Anna (34 ans), musiciens, qui sont les trois autres enfants de Louis. Billie (19 ans), chanteuse, est la fille de Matthieu.

Etre « filles, fils, sœurs ou frère de » a obligé ces Chedid à réaliser quelques contorsions. Car, comme l'explique Joseph, « il faut passer après l'ombre de [s]a grand-mère, de [s]on père et de [s]on frère... » Anna et lui ont fait le même choix que Matthieu, dit -M- : mettre à distance leur patronyme. Sur scène, Anna est devenue Nach et Joseph a – provisoirement – opté pour Selim. « J'ai jamais la poésie orientale de "Selim", mon deuxième prénom, raconte Joseph. Pour moi, c'était une manière d'évoquer la famille sans dire : "Hé, salut ! Je suis Joseph Chedid." » Un premier album, *Maison rock*, sort en 2015 sous le nom Selim. Et puis la même année, à l'issue d'un concert familial où son frère le présente

au public sous ce pseudonyme, Joseph se dit : « *Selim, ce n'est plus moi !* »

« Je voulais me ressaisir de mon nom, revenir au premier plan de ma vie, explique-t-il. Pour exister dans cette famille, il faut être humble et simple. Si je me dis "je vais écraser les Chedid" ou "je suis le pire des Chedid", ça ne va pas marcher. » Pour son deuxième album, *Source*, en 2019, Selim laisse donc sa place à... Joseph Chedid. Le musicien travaille sur un nouvel album. Baptisé *Aura*, il raconte l'histoire (très « chedidienne ») de Soul Full Rockstar, un personnage contacté par ses ancêtres pour réunir les différents morceaux d'une « pierre d'harmonie ».

« DANS LA BIENVEILLANCE »

Comme sur la plupart des productions musicales des Chedid depuis *Balbutiements*, le premier 33-tours de Louis en 1973, on y trouvera une chanson dédiée à un membre de la famille. Cette fois, c'est Anna qui sera célébrée sur le disque de son frère. Une réponse à la chanson *Joe*, qui figure sur *L'Aventure* (2019), le deuxième album d'Anna. « *Joseph n'est pas juste mon frère*, dit la jeune femme. *Nous deux, c'est une rencontre d'âmes extraordinaire.* » « Je voulais lui dire que serais toujours là pour elle », lui répond Joseph. Oui, chez les Chedid, on s'aime, on aime se dire qu'on s'aime et on a envie que les autres s'aiment aussi. « Certains trouvent qu'on est une famille de Bisounours, mais on est vraiment comme ça, toujours dans la bienveillance et dans l'amour, dit Anna. On a envie de rendre les gens humains, c'est notre quête. »

Anna et Joseph forment un duo que les fans de -M- ont très tôt repéré. Sur *Le Baptême*, le premier album de Matthieu Chedid, ils assurent les

chœurs enfantins du titre *Nostalgic du cool*. Ils figurent aussi dans le clip de cette même chanson, réalisé en 1996 par Emilie, leur sœur aînée. Bienvenue dans la petite entreprise « Chedid père, fils & filles », où chacun possède un bureau individuel, qui communique avec tous les autres. La première collaboration familiale remonte à 1991 et à l'enregistrement de *Ces mots sont pour toi*, où Louis a embauché Matthieu à la guitare. Depuis, un Chedid en cache presque toujours un autre.

Anna, elle, est passée par toutes les étapes les plus symboliques du parcours initiatique et artistique d'un(e) Chedid. A 8 ans, la poétesse Andrée, sa grand-mère, lui offre un cahier rouge dans lequel noter ses pensées. « *Je l'ai pris comme un cadeau extraordinaire*, explique-t-elle. *Ce cahier, que j'ai toujours, je l'ai rempli de poèmes. Ça ouvre une porte en moi.* » Un temps, elle s'imaginer psychologue pour « ne pas faire comme tout le monde ». « Et puis, vers 16 ans, j'ai fait mon coming out d'artiste, explique-t-elle. Son père, Louis, qui la considère comme « la grande voix de la famille », témoigne Anna. Plus tard, c'est dans l'univers de Matthieu, dont la carrière explose, qu'elle est aspirée. -M- lui demande d'abord d'assurer les chœurs sur ses albums. Puis il fait appel à elle comme claviériste. Joseph, devenu guitariste, est embarqué dans les mêmes aventures, dont l'album *Mister Mystère* (2009) et la

tournée qui suit, intitulée *Les Saisons de passage*, comme le livre qu'Andrée a consacré, en 1996, à sa mère. « *On est allés en Chine, à Cuba, on a fait douze Olympia... C'était abusif mais génial, le meilleur des stages* », raconte Anna.

Fort de cette expérience, Anna sort en 2015 un premier album intitulé *Nach*. Dans la foulée, la Sacem lui décerne le prix Raoul-Breton, qui récompense de jeunes artistes prometteurs – son frère Matthieu, mais aussi Jacques Higelin, Renaud ou Abd Al Malik l'ont reçu avant elle. C'est à la même époque que germe l'idée d'une tournée en famille. Anna est d'abord embarrassée par ce projet. « *Enfin, je m'émancipais un peu* », dit-elle. Mais l'appel du clan est trop fort et elle prend la route avec Louis, Matthieu et Joseph. « *Il fallait que je porte la place des femmes, c'était ma mission* », affirme Anna.

ENSEMBLE SUR SCÈNE

Avant de se lancer, les Chedid se font entre eux une promesse de « totale démocratie ». « Si j'avais dit : "Les petits, on va faire comme ça", ça n'aurait pas marché », explique Louis. Les quatre musiciens se retrouvent alors en résidence artistique à Courbevoie (Hauts-de-Seine). Là, ils constatent qu'ils arrivent aussi à fonctionner comme un véritable groupe de musique. Sur scène, ils se régulent. « *Le public a vraiment fait corps avec nous*, se souvient Joseph. *Quand la passion familiale se propage, c'est extraordinaire. Je n'ai jamais vu des gens pleurer comme ça pendant des concerts.* »

Au fil de la tournée, quelque chose s'est aussi produit entre les Chedid. « *On avait besoin de se parler et il y a des choses qu'on ne pouvait se dire qu'en musique* », estime Joseph. Mat-

thieu, lui, garde le souvenir d'une période à l'intensité énergivore. « *C'est de très loin la tournée la plus épuisante de ma vie*, dit-il. *Vivre tout ça ensemble, c'est précieux. Mais tout le monde a ressenti une forme de soulagement quand ça s'est arrêté, car, pour digérer ces émotions, il faut être costaud.* »

Une forme d'apogée est atteinte pour le dernier concert de cette tournée, à l'Opéra Garnier, à Paris, le 6 septembre 2015. Anna, Louis, Matthieu et Joseph sont sur scène et Emilie, qui s'est occupée de la scénographie, dirige aussi, avec Tristan Carné, la captation vidéo du concert, retransmis en direct dans une centaine de salles de cinéma en France et, plus tard, sur Netflix. « *Papa, Matthieu et nos petits frère et sœur ensemble, c'était tellement beau*, dit Emilie. *Il y avait une énergie particulière, de l'authenticité, je pense que c'est pour cela que notre famille a cette belle image. Et puis c'est rare de travailler en famille et d'arriver à ce que chacun tire son épingle du jeu.* »

Emilie, qui revendique « un petit côté Josiane Balasko tendance Nina Hagen », est longtemps restée cachée derrière une caméra. « *Réalisatrice, c'est un métier de l'ombre* », estime-t-elle. Sur son CV de cinq pages, on trouve une ribambelle de clips : le premier, *Ondulé*, pour Mathieu Boogaerts, en 1994, des titres phares de -M- (*Machistador*, *Je dis aime*, *Le Complexe du corn flakes*), plusieurs chansons de Keren Ann. Mais aussi quelques pubs, des captations de concerts et des DVD, dont *Les Leçons de musique* de -M-, récompensé d'une Victoire en 2005.

« POURSUIVRE LA LIGNÉE »

Récemment, l'aînée de la fratrie a eu envie de se montrer à son tour dans le cadre de son activité d'illustratrice. Ses créations aux couleurs intenses sont exposées jusqu'au 28 août à la galerie d'art contemporain Ars Longa, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Et fin 2020, elle a auto-édité *Ghost Clusters*, un roman graphique sur son quotidien au début de la pandémie de Covid-19. « *J'ai toujours eu par rapport à Andrée une certaine inhibition d'écrivaine*, dit-elle. *Pendant le premier confinement, je me suis vraiment lancée dans l'écriture. Pour mon deuxième livre, je vais peut-être oser aller voir des éditeurs...* »

Combien de temps la saga culturelle des Chedid se poursuivra-t-elle ? Impossible à dire, car une quatrième génération entre en scène. Billie, née en 2002, la fille aînée de Matthieu, a d'abord été entendue comme choriste sur les albums de son père (*Lamomali* et *Lettre infinie*). Et puis il lui a écrit une chanson, *Billie*, qu'ils interprètent en duo. « *Ce n'est qu'un seul morceau, mais il a pris de l'ampleur* », explique la jeune femme. A quatre reprises, en 2019, elle s'est retrouvée à Bercy, au côté de -M-. « *Ça m'a confirmé que c'est vraiment ce que j'ai envie de faire* », dit l'étudiante à l'American School of Modern Music, à Paris. Matthieu est convaincu que Billie possède un talent prometteur. « *C'est une interprète, elle a une grâce évidente*, dit-il. *Elle chante cent fois mieux que moi.* »

Billie porte, en tout cas, un regard frais et décalé sur l'héritage familial. Ses racines orientales ? « *Je suis très fière de dire que je suis d'origine libanaise et égyptienne, mais je ressemble surtout à une Bretonne.* » La poétesse Andrée ? « *J'ai toujours su que c'était une auteure assez dingue.* » Louis ? « *Parfois je regarde de vieilles vidéos de lui. Il me fait trop marrer avec sa petite moustache, c'est tellement une autre époque...* » Billie a toutefois bien conscience que la réussite des Chedid qui l'ont précédée ne sera pas qu'une aide pour mener, à son tour, une carrière d'artiste. « *Ça laisse une petite pression de devoir poursuivre la lignée* », dit-elle. Puis, avec l'air malicieux de celle qui espère se tromper, elle conclut : « *Peut-être qu'un jour ça s'arrêtera...* » ■

GABRIEL RICHALOT

FIN

« Quand la passion familiale se propage, c'est extraordinaire »

JOSEPH CHEDID
chanteur